Naissance de l'incendie

LÉO CAIRN

la manufacture de livres

Naissance de l'incendie

Léo Cairn

Naissance de l'incendie

roman

la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-260-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Comme on détesterait moins les hommes s'ils ne portaient pas tous figure.

Henri Michaux, *Tranches de savoir*

Arrachez la viande de mes joues
Pour que je voie enfin mon rire de mort

Roger Gilbert-Lecomte,
La vie l'amour la mort le vide et le vent

1

Quelques jours à peine après sa performance du 11 novembre 2018, qui demeure encore aujourd'hui de sinistre mémoire dans le milieu de l'art contemporain, Gaspard Friedrich accorda l'unique entretien téléphonique de sa carrière au journaliste suisse Franz Peter Zimerman, de la revue d'esthétique *Ars nova*. C'est à cette occasion qu'il précisa que la naissance du concept des Sans visages était en réalité bien antérieure à la date de cette prestation.

Ainsi qu'il l'expliqua à Zimerman, c'est par le plus grand des hasards, alors qu'il errait sur la toile durant la longue convalescence qui avait succédé à sa spectaculaire tentative de suicide – tentative ayant, comme chacun le sait aujourd'hui, lamentablement échoué comme à peu près tout ce qui l'avait précédée, aussi bien dans le registre sentimental que dans le domaine de la création artistique –, c'est donc par inadvertance, et par chance aussi de son point de vue, que Gaspard Friedrich, celui qui se considérait alors comme un raté définitif, avait découvert, les yeux brillants, tandis qu'il effectuait une énième recherche sur le mouvement surréaliste, le nom oublié de Simone Mareuil.

Pourtant, d'une certaine façon, il connaissait cette femme pour l'avoir déjà vue sur un écran de cinéma alors qu'il était encore étudiant à l'école d'art et de design de Lucerne, à l'occasion d'un festival consacré aux productions cinématographiques nées des avant-gardes du début du XX^{e} siècle. Et il avait été sidéré, comme à peu près toutes celles et ceux ayant eu l'occasion de regarder ces images, par la fameuse scène inaugurale d'*Un Chien andalou*, le premier film de Luis Buñuel dont le scénario fut écrit avec l'aide de Salvador Dalí selon le principe cher aux psychanalystes comme aux surréalistes de la libre association d'idées, d'images et de pensées.

On assiste dans cette scène à la découpe aussi inattendue que brutale, *gore* dirait-on aujourd'hui, de l'œil gauche d'une jeune femme avec un rasoir qui vient d'être soigneusement affûté. Et cette jeune

femme dont le cristallin s'épand lentement entre les doigts de son bourreau n'est autre que Simone Mareuil, actrice qui connut son heure de gloire dans les années vingt et trente du siècle dernier, mais dont l'histoire ne devait retenir que les quelques secondes durant lesquelles elle est atrocement mutilée à l'écran, comme si cette séquence horrible, absurde, tétanisante avait éclipsé tout le reste de sa carrière qui s'étendit pourtant sur près de vingt ans, presque le temps de l'écoulement d'une génération.

Donc cette séquence l'avait profondément marqué. Elle faisait partie, comme certains tableaux, certains livres, certaines personnes côtoyées lors de soirées ou de nuits agitées, de l'ensemble flou et jamais achevé des souvenirs importants, essentiels, fondateurs profondément gravés dans sa mémoire. Depuis son enfance, de telles réminiscences avaient contribué, en s'ajoutant les unes aux autres, en se heurtant les unes contre les autres, en s'entredéchirant parfois, à forger ce qu'il fallait bien appeler sa *personnalité* – ce dont il n'était absolument pas conscient alors même qu'elle se constituait douloureusement mais sûrement autour d'une colonne de vide, dont il ne découvrirait l'aberrante et lancinante présence que bien plus tard, quand elle surgirait d'où elle était cachée depuis toujours pour l'aspirer irrésistiblement vers sa propre mort.

La scène l'avait marqué mais sans qu'il en saisisse ni la signification ni la finalité, qui ne se sont imposées à lui que longtemps après, plus de cinq ans après avoir vu le film, au moment où il lut la courte biographie de Simone Mareuil sur le site de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. Il y découvrit avec émotion qu'elle avait participé à des productions désormais complètement oubliées parmi lesquelles certaines, telles que celles baptisées *Survivre* (1923), *J'ai tué* (1924), *Les Murailles du silence* (1925), *Peau de pêche* (1928), *Le Doigt du destin* (1937), apparaissaient *a posteriori*, ainsi que ces titres l'indiquent de façon on ne peut plus claire, comme autant d'étapes d'un programme souterrain et morbide qui ne prendrait sens qu'au moment du décès de l'actrice après qu'elle eut décidé, à l'âge de cinquante ans, au sortir d'une période de sa vie constellée de ruptures et de deuils, de mettre fin à ses jours en s'immolant par le feu.

L'utilisation du feu pour disparaître telle que mise en œuvre par Simone (c'est ainsi qu'il l'appelait désormais quand il pensait à elle, puisqu'elle lui était devenue proche et précieuse comme aurait pu l'être

une amie dans la vie réelle), comme lui-même s'était incendié plus de soixante ans après elle avec un objectif similaire (s'effacer de la surface de la terre en ne laissant qu'une poussière grise et volatile), n'était peut-être pas qu'une simple coïncidence, mais plutôt la réactivation éclatante de l'intention énoncée par Buñuel en personne lorsqu'il déclara, au sujet de son film, qu'il ne représentait « qu'un désespéré, un passionné appel au meurtre ».

Buñuel avait peut-être entendu parler de l'abbé Desfontaines auquel on attribue, au XVIII[e] siècle, l'invention du mot *suicide* à partir du terme *homicide*, en y remplaçant *homo* (homme) par *sui* (soi), le suicide étant donc le *meurtre de soi-même*, et bien sûr cette dimension meurtrière était présente dans le geste de Simone Mareuil, comme elle l'avait été dans celui de Friedrich lorsque bien plus tard il l'imita sans savoir qu'il l'imitait. Mais sans doute le meurtre de soi-même ne rendait-il pas complètement compte du projet de Buñuel, probablement bien plus vaste. Encore fallait-il déterminer le noyau de ce projet, et en délimiter les frontières. Les réponses à ce nuage d'interrogations se trouvaient sans aucun doute dans le film lui-même, dont la capacité de nuisance semblait sans limites, tout en étant peut-être le reflet d'une malédiction : en une coïncidence troublante, Pierre Batcheff, autre acteur apparaissant dans *Le Chien andalou*, avait lui aussi mis fin à ses jours, à l'âge de vingt-quatre ans, en absorbant une dose massive de barbituriques. Mais cette façon de quitter la scène était infiniment moins spectaculaire et moins élégante que celle que Simone avait choisi d'utiliser.

Friedrich, ainsi qu'il le précisa dans son entretien avec Zimerman, avait fini par comprendre que *tout était déjà dans le film* et plus précisément dans cette première scène, avec l'énucléation d'un œil et par conséquent la mise à mort du regard, l'abolition du spectacle, la dissolution de la dictature des apparences. Il y en avait définitivement assez de la séduction des images, et l'appel au meurtre du cinéaste, s'il pouvait comme on l'a vu inclure des acteurs censément innocents, cet appel au crime et à la violence voyait plus loin, bien plus loin, puisque ce qu'il fallait surtout tuer (cela s'était brutalement imposé à Friedrich sous la forme d'une illumination fulgurante qui l'avait laissé pantelant comme après un orgasme), c'était *le concept même de beauté* tel qu'il était utilisé et ancré en chaque être pensant depuis des temps immémoriaux – depuis bien trop longtemps à vrai dire.

Et en choisissant de se suicider en se brûlant, en tentant de se réduire en cendres, en s'éparpillant possiblement aux quatre vents, la starlette du siècle dernier avait accompli, peut-être malgré elle, naïvement, comme Friedrich bien après elle avait essayé de le faire sans savoir qu'il le faisait, le dessein secret et dérangeant de Buñuel et de son chien à jamais étrange et étranger : *détruire la beauté une fois pour toutes*. Mais cela n'avait pas suffi, il faudrait récidiver, à l'infini recommencer, et à cette tâche épuisante les Sans visages allaient se consacrer derrière le guide qu'ils s'étaient choisi, ce prophète sans dieu qui chercha longtemps sans la trouver l'image du corps mort, de la viande dénudée, du petit monticule de poussière peut-être, l'image de ce cadavre ou de ce qu'il en restait et qui un jour s'était appelé Simone Mareuil ; les Sans visages unis comme un seul homme ou peut-être une seule femme derrière leur éclaireur qui la chercha longtemps, cette image, fébrilement, désespérément, sans jamais la trouver. Mais heureusement il restait d'autres images puisqu'il y avait ou qu'il y aurait toujours quelque part le portrait de Friedrich tel que le feu l'avait changé, et d'autres images aussi de toutes celles et tous ceux que nul n'osait regarder en face parce que des faces ils n'en avaient plus, et cette perte irrévocable de ce qui les rattachait à l'espèce humaine était la seule et unique raison pour laquelle ils s'appelaient entre eux les Sans visages.

2

Ainsi j'avais hérité, c'était inévitable et faisait partie des usages depuis toujours, de ce dont personne ne voulait, et ce fardeau avait été imposé de la même façon, quand lui-même avait pris ses fonctions dans le service quelques années auparavant, à celui qui me l'avait transmis dès mon arrivée, c'était toujours comme ça. Et puis j'étais le moins ancien dans le grade le moins élevé, comme on dit dans l'armée. Et sans être dans l'armée Dieu merci, je rentrais dans ce cadre où les désirs et les choix relatifs au domaine professionnel sont encore fragiles et susceptibles d'évoluer en fonction des circonstances extérieures et des pesanteurs hiérarchiques. Jeune et vaillant comme je l'étais ou paraissant l'être, peu expérimenté sans être complètement novice, malléable suffisamment, presque *frais* et surtout discipliné, et respectueux de la hiérarchie comme des traditions et de leurs contraintes, je représentais un choix parfait pour la tâche envisagée, et avais tout l'air, bien malgré moi, du candidat idéal. C'est pourquoi je n'ai pas osé refuser la responsabilité de la psychiatrie de liaison au bénéfice du Centre de Traitement des Brûlés de l'hôpital Rivière, responsabilité qui était toujours présentée comme un privilège doublé d'un incommensurable honneur au dernier arrivé dans le service. C'est qu'il s'agissait de travailler pour l'unité la plus réputée de l'hôpital, la plus moderne, la plus à la pointe, celle dont on parlait régulièrement dans les journaux – à chaque catastrophe, à chaque attentat, à chaque incendie d'envergure on ne pouvait faire autrement qu'en rappeler l'existence –, celle dont la réputation s'étendait même jusqu'à l'étranger, celle qui fascinait et intéressait tout le monde mais dont, pourtant, étonnamment, aucun psychiatre ne voulait endosser la charge.

On y trouvait des survivants d'accidents de toutes sortes – beaucoup de marginaux et de SDF dans cette population mais aussi des enfants –, des victimes de tentatives de meurtres – surtout des femmes dans cette

catégorie –, des suicidés ratés, des fous, des soldats ou des terroristes blessés, des pompiers qui avaient combattu le feu d'un peu trop près, toute une population cramée, fracassée, déformée, des gens sortis du monde pour une durée indéterminée dont on savait bien qu'elle serait longue, cette durée, avec toujours l'espoir, sans qu'on sache trop à qui il appartenait, cet espoir, qu'ils y retourneraient un jour mais dans quel état, et dans quel but, et après quelles souffrances ?...

Mon prédécesseur, le docteur Beck, n'avait même pas essayé de me vendre du rêve là où il n'y avait qu'un long cauchemar, m'avait-il dit, enfin c'est plutôt comme cela que lui-même avait vécu les choses, ajoutant qu'il était, on n'allait pas se mentir, bien heureux d'en sortir enfin, de ce cauchemar, et qu'il ne me restait plus qu'à être patient comme lui-même l'avait été pendant cinq ans. Quelqu'un me remplacerait bien un jour, s'esclaffa-t-il, en m'expliquant que je serais appelé en moyenne une à deux fois par semaine dans ce service, et qu'il était plus prudent de prévoir deux heures pour chaque visite – j'allais vite comprendre pourquoi, et je le remercierais un jour de m'avoir prévenu. Et bien sûr c'était embêtant avec tout ce que l'on avait à faire à côté mais enfin on ne pouvait pas se permettre de ne pas répondre présent, le directeur de l'hôpital scrutait à la loupe ce qui se passait là-bas, il y avait trop d'enjeux politiques et médiatiques. Il ne fallait pas se rater, et apprendre à composer avec les réanimateurs qui dirigeaient jalousement leur boutique et deux fois sur trois ne respectaient pas les consignes et les prescriptions du psychiatre qui ne pouvait pas connaître leurs patients mieux qu'eux – et puis quoi encore ?... Il fallait supporter les chirurgiens qui ne pensaient qu'à opérer, opérer toujours, le jour et même la nuit quand la situation l'exigeait, parfois jusqu'à trente fois un même patient. Il était rare de les croiser, occupés et acharnés comme ils l'étaient, mais quand c'était le cas on ne pouvait pas ne pas les reconnaître : quand ils n'étaient pas au bloc, on les apercevait de temps en temps au détour d'un couloir en train de s'engueuler avec les réanimateurs. Quel que soit leur interlocuteur, ils s'exprimaient toujours avec la plus grande assurance, et une lueur de mépris goguenard dans le regard. Quant au psychiatre, ils ne savaient même pas à quoi ça servait, les chirurgiens. On a déjà une psychologue, disaient-ils, comme si on avait besoin d'un psychiatre, et c'est donc la psychologue qui sollicitait directement le psychiatre rattaché au CTB pour y intervenir quand elle se sentait un peu débordée, ou quand elle

estimait qu'un traitement médicamenteux (qui serait supprimé par les réanimateurs dans l'heure suivant sa prescription) était indispensable pour tel ou tel patient, ou quand la pression permanente exercée sur elle par ces mêmes réanimateurs ou encore les chirurgiens, sans parler de l'équipe soignante, devenait trop forte. Ainsi c'est elle qui à peu près à chaque fois appelait le psychiatre de liaison du CTB, c'est-à-dire moi désormais, et ce pour une durée indéterminée, et toutes proportions gardées j'étais dans la même indécision que les patients quant à celle de ma présence dans cette unité. Contrairement à eux je n'y passerais qu'assez peu de temps finalement, mais malgré cela mon ministère durerait trop longtemps à mon goût, bien trop longtemps, comme les soins de certains d'entre eux qui semblaient être là depuis une éternité. Mais c'était troublant et toujours étonnant, malgré l'expérience et la sorte d'habitude qui finissait par s'installer, de les voir changer d'apparence de mois en mois ou d'année en année, et même parfois, dans le meilleur des cas, reprendre un peu figure humaine.

Il y avait aussi la nuée d'infirmiers, d'aides-soignants, de brancardiers que leur réputation de cow-boys précédait dans tout l'hôpital avec ces histoires racontées du bout des lèvres, ces secrets de polichinelle autour des fêtes gigantesques qu'ils organisaient régulièrement, des multiples abus auxquels ils se livraient... Alcool, cannabis, cocaïne, kétamine, mais aussi antidépresseurs et anxiolytiques, tout y passait, tout se mélangeait, sans oublier les débordements sexuels favorisés par ces produits, ces orgies lubriques et arrosées qui n'étaient pas sans éveiller des jalousies chez celles et ceux qui n'y étaient pas conviés. Tout le monde en parlait mais il ne fallait surtout pas l'ébruiter, il en allait de la réputation du service et de l'hôpital vous comprenez docteur, et puis ce sont peut-être des ragots car vous savez, dans le fond, on n'y est jamais invités à leurs soirées, ils ne se mélangent pas avec nous, ils restent entre eux, on a même l'impression qu'ils nous méprisent un peu… Et sachez-le, il y a souvent des congés de maladie, des mutations, des démissions au CTB, comme si les gens qui y travaillaient se fatiguaient jusqu'à s'épuiser, essorés de tous les côtés. Certains semblent se racornir et se dessécher à vue d'œil, mais est-ce bien étonnant ?… Après tout, la surchauffe ne concerne pas que leurs patients… C'est peut-être contagieux, ce qu'il reste du feu.

Cependant, Beck avait un peu grossi le trait en me conseillant de prévoir des créneaux de deux heures, c'était tout de même exagéré.

Mes visites me prenaient souvent moins de temps, malgré le passage obligé du sas dans lequel il fallait enlever sa montre et ses bijoux si on avait la mauvaise habitude d'en porter, se laver soigneusement les mains, ôter ses vêtements habituels chargés de germes invisibles qu'il ne fallait surtout pas amener dans le service, enfiler une tenue stérile à usage unique, mettre un petit chapeau, un masque, des gants, et déjà on crevait de chaud après cette étape qui durait un bon quart d'heure malgré un relatif entraînement ; et puis on pénétrait dans ce qui ressemblait à l'intérieur d'une ruche géante délimitée par un vaste dôme ceinturé d'une immense rotonde, elle-même desservie par une passerelle située quelques mètres au-dessus d'une serre tropicale à l'atmosphère suffocante, qui permettait d'accéder à la vingtaine d'alvéoles où se trouvaient les patients. C'était vertigineux, l'ambiance était à la fois chaude et humide, on étouffait malgré la légèreté du pyjama en papier, il régnait aussi une température de près de quarante degrés dans les chambres dont les parois étaient constituées d'un verre transparent afin de pouvoir observer en permanence ce qui s'y passait et de limiter ainsi les allées et venues. Leurs portes s'ouvraient avec le pied dans un geste délicat de danseur, car il fallait veiller à ne rien toucher avec ses mains.

Et une fois sur deux on arrivait comme un cheveu sur la soupe : le patient était en soins, une infirmière le toilettait ou refaisait ses pansements et ça pouvait prendre des heures, et il fallait attendre patiemment devant la chambre, dans la moiteur, déjà en sueur, ou aller visiter un autre patient en espérant qu'il soit libre celui-là, et il fallait se préparer mentalement à ce qu'on allait trouver, à la petite fille ou au monsieur qui n'avaient plus de visage, qu'on regarderait pourtant en essayant de leur parler naturellement malgré la gorge soudain sèche et serrée, en contenant son émotion et cet effroi qui dilatait nos pupilles, car leur image dans nos yeux était le seul reflet dont ils disposaient, les miroirs étant des objets interdits au CTB, et il s'agissait de ne pas leur montrer sa stupéfaction afin de ne pas les terrifier davantage qu'ils ne l'étaient déjà – ce qui était évidemment de l'ordre de l'impossible.

Et puis une fois sur deux les patients n'arrivaient pas à dire un mot parce qu'ils étaient épuisés par les soins qu'ils venaient de recevoir, ou par un état de choc incomplètement corrigé pour les plus récemment arrivés, ou par les infections à germes multirésistants dont ils étaient

porteurs malgré toutes les précautions qui avaient été prises pour les en préserver, ou par les morphiniques administrés à doses massives pour supporter la douleur qui était devenue la nouvelle et durable frontière de leur corps. Ils n'arrivaient pas à parler ou on les comprenait mal parce que leurs cordes vocales avaient été brûlées, ou encore ils ne voulaient pas communiquer parce qu'ils n'avaient rien à dire, ou ils se méfiaient, ou ils voulaient simplement qu'on les laisse tranquilles, ou encore ils détestaient ceux qui les avaient empêchés de mourir quand ce qui les avait amenés au CTB était une tentative de suicide qui avait échoué.

C'est qu'il y avait tellement de bonnes raisons pour faire silence.

3

Gaspard Friedrich gardait un souvenir assez précis de la période qui avait succédé à son séjour à l'hôpital, où il était resté plus d'un an. Il n'avait en revanche conservé de cette longue hospitalisation que d'assez vagues traces mnésiques, les premiers mois surtout demeurant pour lui aussi inaccessibles à sa conscience que, de ce fait, énigmatiques. Il savait qu'au début il avait été placé dans un coma artificiel pendant quelques semaines, et que s'étaient alors enchaînées de nombreuses interventions chirurgicales, avec la réalisation de plusieurs greffes de peau pour lesquelles on avait eu recours, en raison de l'étendue et de la profondeur de ses lésions, aux deux principales techniques utilisées dans ce type de situation. D'abord des autogreffes avaient été privilégiées, à partir de lambeaux de peau prélevés sur les parties de son corps qui avaient été épargnées par les flammes – principalement l'abdomen et les membres inférieurs. La surface de ces lambeaux avait été augmentée jusqu'à six fois leur taille initiale en les perforant avec une machine étrangement appelée *le tambour*, afin d'obtenir un filet aux mailles peu serrées en raison de la surface détruite à recouvrir, qui était très étendue chez lui. Il avait aussi fallu utiliser des greffons obtenus à partir de la culture in vitro de morceaux de sa peau. Pour effectuer cette délicate opération, des petits bouts d'épiderme avaient été prélevés sur les rares zones saines de son corps, puis les cellules souches qui les constituaient avaient été séparées mécaniquement et chimiquement à l'aide d'enzymes protéolytiques avant d'être placées dans un bain nourricier permettant leur reproduction et l'obtention, au bout d'une quinzaine de jours de manipulations délicates, d'un nouvel épiderme sous la forme de feuillets prêts à être greffés, pouvant atteindre une surface jusqu'à mille fois plus importante que les échantillons initiaux.

Après être sorti du coma, il avait fait l'expérience d'une autre forme de sommeil, ou plutôt d'un état second permanent provoqué par

la morphine qui lui était régulièrement délivrée, les doses les plus importantes étant injectées avant et pendant les séances de torture pluriquotidiennes que constituaient les réfections de pansements. S'il n'avait pas été entravé sur son lit, il aurait volontiers frappé ses bourreaux masqués, ces silhouettes sans visages parfaitement interchangeables dont il ne voyait que les yeux, et ce n'était pas suffisant pour les différencier les uns des autres, d'autant plus qu'il était aussi l'objet d'un pénible oubli à mesure provoqué par les drogues. Tout était flou et labile de ce qu'il entrapercevait autour de lui, et si un proche était venu le voir sans doute il ne l'aurait pas reconnu, cependant la question ne se posait pas car il n'avait pas l'autorisation de recevoir des visites, au moins de ce point de vue-là il était à peu près tranquille.

Mais petit à petit il était devenu plus lucide. Peut-être les doses d'antalgiques avaient-elles été diminuées, ou alors il s'y était habitué avec le temps, ou les deux à la fois, et donc il y voyait plus clair, constatant qu'il ne faisait pas un mauvais rêve, que ce qu'il vivait et endurait dans sa cage de verre était bien réel, devant bien admettre qu'il avait lamentablement échoué dans son geste suicidaire. Et il sentait monter en lui une immense colère, contre lui d'abord qui avait trouvé le moyen de se rater malgré la préparation minutieuse de sa disparition, mais aussi et surtout contre ces étrangers qui, sans lui avoir demandé son avis, l'avaient sauvé et le maintenaient en vie en ne se préoccupant pas de son *consentement* à respirer et à continuer de souffrir, et cette colère était proportionnelle à cette violence qui lui était appliquée en permanence avec les injections, les sondes, les pansements, les greffes…

Elle croissait de jour en jour, cette colère, mais il ne pouvait même pas l'exprimer car sa voix restait coincée au fond de sa gorge dont les cordes vocales avaient littéralement fondu lors de sa tentative d'*autolyse*. Ce dernier terme lui paraissait on ne peut plus juste, car c'était bien de cela qu'il s'agissait : les flammes auraient dû le liquéfier, le transformer en nappes graisseuses puis en cendres, mais tout ne s'était pas passé comme prévu, elles s'étaient contentées de peler la partie supérieure de son corps – sa face, ses cheveux, son thorax, ses bras et ses mains, et aussi ses oreilles qui avaient complètement disparu.

Il se rappelait bien le jour où il avait recouvré un filet de voix et demandé, exigé même, de se voir dans un miroir, et ce qu'il avait

vu lui avait fait penser à un masque de fines tranches de carpaccio intriquées les unes dans les autres à la place de ce qui avait été son visage, et il en aurait ri s'il avait pu bouger ses lèvres, mais des lèvres il n'en avait plus.

Dès qu'il avait été en mesure de le faire, il avait ordonné que l'on cesse de l'opérer à tout bout de champ, à la surprise et à la déception de ses chirurgiens pour qui on n'en était qu'au début du long processus de réparation rendu selon eux indispensable en raison de l'étendue et de la profondeur de ses blessures. Ils avaient donc dû se résoudre à arrêter d'effectuer de nouvelles greffes, en soulignant bien cependant les conséquences probables de cette interruption sur son apparence physique. Ils ne comprenaient pas que leurs arguments de nature purement esthétique ne pouvaient que le conforter dans sa décision qu'on lui fiche la paix, et qu'il était de toute façon devenu complètement étranger à tout sentiment de peur. Mais malgré sa réticence, il avait dû subir des injections, sous les zones étendues qui avaient été déjà greffées, de cellules graisseuses qui avaient été prélevées au niveau de son ventre et de ses fesses. Là on ne lui avait pas laissé le choix, et il avait admis contre mauvaise fortune bon cœur que s'il voulait leur donner l'impression de souhaiter continuer à vivre, il devait au moins accepter cela.

Le premier mois après son retour dans son studio sous les toits dans le XI^{e} arrondissement de Paris, il n'était pas sorti de chez lui, y recevant deux fois par jour une infirmière pour quelques soins dont il ne pouvait pas faire l'économie, là encore on ne lui avait pas laissé le choix. Il commandait de quoi manger sur Internet, accueillant les livreurs avec une perruque, des lunettes noires et une écharpe qui montait jusque sous ses yeux alors qu'on était en plein été, qu'il faisait affreusement chaud dans son appartement, et que la chaleur lui était devenue insupportable. Il pouvait passer des heures à se regarder dans la glace, sans reconnaître dans l'écorché qui lui faisait face le Gaspard Friedrich qu'il avait été avant de vouloir définitivement s'effacer de la surface de cette terre. Pourtant, d'une certaine façon, il était toujours le même à l'intérieur, si ce n'est que l'envie de mourir l'avait quitté. Il s'en étonnait d'ailleurs, car les raisons de se foutre en l'air ne manquaient pas, en dehors du maigre confort matériel que lui apportait l'allocation d'adulte handicapé qu'il touchait désormais régulièrement grâce à l'assistante sociale du CTB. C'était

déjà ça de gagné, pensait-il, même si pour le reste il n'y avait vraiment pas grand-chose de changé.

Donc il resta seul sans sortir le premier mois, sans autre contact humain que celui de l'infirmière (qui était plutôt sympathique et assez jolie, mais il avait bien repéré le mouvement de recul qu'elle avait eu en le voyant lorsqu'ils s'étaient rencontrés la première fois, et même si elle avait essayé de ne pas trop lui montrer son bref instant de désarroi, l'horreur qu'il avait vue traverser son regard ne pouvait pas mentir). Il occupait le temps avec le bourdonnement quasi incessant de la télévision ou de la radio, qui très rapidement lui permit de reprendre le cours de l'histoire du monde là où il s'était interrompu pour lui un an auparavant, et là encore rien n'avait changé fondamentalement. On parlait toujours des mêmes guerres et du terrorisme un peu partout sur la planète, des mêmes hommes ou femmes politiques, des mêmes stars de cinéma, des mêmes artistes, des mêmes écrivains, de football masculin et maintenant féminin – ça, c'était un peu nouveau –, autant de sujets qui ne l'intéressaient pas et ne l'avaient jamais intéressé, mais il était presque rassurant de constater qu'ils étaient toujours traités avec la même médiocrité satisfaite dans un vaste et à peine dissimulé mouvement d'abrutissement des masses, masses dont, comme avant son « accident », il considérait avec immodestie qu'il ne faisait pas et ne ferait jamais partie. En tout cas, malgré sa longue absence, il demeurait parfaitement *raccord* avec le flux médiatique et sa vacuité, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est qu'il n'avait plus le droit ni même la capacité physiologique de s'y exposer durablement.

Un matin, il avait fini par se décider à sortir pour aller chercher des cigarettes au tabac du coin. Il était sevré depuis plus d'un an, mais cette addiction lui manquait. Il s'était ce jour-là contenté de mettre sa perruque et ses lunettes noires qui tenaient avec un élastique en l'absence d'oreilles pour les soutenir, car il avait ordonné d'interrompre les interventions chirurgicales avant qu'on ne lui greffe des prothèses pour les remplacer. Et c'est à la sortie du bureau de tabac qu'il avait croisé cette grosse femme avec ses deux enfants, une fillette et un garçonnet qui devaient être âgés respectivement de deux et cinq ans, et le garçon, quand il s'était retrouvé en face de lui, s'était jeté dans les bras de sa mère en tremblant, et très vite il s'était mis à pleurer en hoquetant, terrifié par ce qu'il venait de voir et qu'il n'avait jamais vu avant et qu'il ne reverrait sans doute jamais, mais qui probablement

le hanterait longtemps, jusque dans son sommeil, horrifié comme il l'était par ce qui était apparu devant lui et ressemblait vaguement à un homme, mais un homme auquel une créature maléfique surgie de la nuit aurait arraché le visage.

4

Gaspard Friedrich n'a jamais eu l'âme d'un théoricien. Il s'est toujours méfié des écoles, des clans, des sectes. Sans surprise, il incluait toutes les religions dans cette dernière catégorie, et par extension tout regroupement d'individus selon lui suffisamment stupides ou suggestibles pour se réclamer d'un quelconque mode de pensée prédigéré. Dans cette perspective, les philosophes, les historiens, les sociologues, les psychothérapeutes, les mathématiciens, finalement tout être humain se rattachant délibérément, sans y être obligé, à une fonction ou à un système d'appréhension et de compréhension du monde, et ressentant la nécessité de s'associer avec d'autres au sein d'un même processus de castration de son individualité et de son esprit, toute personne rentrant et s'enfermant dans un tel cadre ne méritait que le plus profond des mépris.

Paradoxalement, mais Friedrich est rempli de contradictions et aime à les cultiver, d'autant plus si elles sont susceptibles de déranger ou de troubler un possible interlocuteur, il a très vite établi, quand a commencé à germer chez lui le projet de la création d'une sorte de confrérie qui s'appellerait les Sans visages, une typologie permettant de définir les principales caractéristiques souhaitées chez celles et ceux qui viendraient l'y rejoindre. Il distingua ainsi plusieurs catégories nécessaires à l'équilibre et à l'efficacité de sa future équipe, étant entendu que certains sujets particulièrement brillants et polyvalents pourraient probablement être rattachés à plusieurs d'entre elles. Il imagina donc que ses futurs compagnons devaient obligatoirement pouvoir se répartir entre les sous-groupes suivants : les *théoriciens*, les *idéalistes*, les *fous*, les *victimes*, les *révoltés*, les *techniciens* (ou hommes de main), et les *suicidaires*. Il reconnaissait un aspect de sa personnalité dans chacune de ces entités, mais c'était logique puisque c'était lui et seulement lui qui les avait déterminées, et quant aux qualités qui leur étaient implicitement associées, il ne pouvait,

sans fausse modestie, que constater qu'il les possédait toutes, peu ou prou. Ce ne serait sans doute pas le cas des personnes qui le rejoindraient, mais il espérait que certaines d'entre elles emprunteraient néanmoins à plusieurs de ces critères emblématiques. Par exemple, un *révolté technicien suicidaire* serait un superbe spécimen de Sans visage, de même qu'un *idéaliste fou*, ou encore une *victime révoltée*. Les possibilités étaient innombrables, et il n'écartait pas l'éventualité d'être surpris par une association de traits de personnalité à laquelle il n'aurait pas pensé, nécessitant même pourquoi pas la création d'un nouveau sous-groupe, multipliant ainsi les chances d'aboutir au chaos qu'il appelait de ses vœux. Il se réjouissait par avance d'une telle perspective, conscient cependant que malgré toutes ses aptitudes et une imagination sans limites ou en tout cas bien supérieure à la moyenne, il ne pouvait pas tout prévoir. Dans tous les cas, même s'il fallait se limiter aux principaux types déjà établis, quelles que soient les éventuelles associations entre eux, tout serait réuni pour provoquer un gigantesque merdier, et c'était bien le plus important.

5

Youri Geffroy, qui historiquement a été le premier à rejoindre les Sans visages, était indéniablement un *technicien* (ou homme de main) au potentiel élevé. Il pouvait aussi prétendre appartenir à la vaste catégorie des fous. En tout cas, il avait temporairement fait partie de cette communauté à une période lointaine de sa vie, et avec un peu de chance il en resterait bien quelque chose.

Les causes de son arrivée au CTB n'avaient rien de bien original. À l'époque, il vivait depuis plusieurs années dans la rue avec son chien, un vieux berger allemand qui représentait pour lui un compagnon l'aidant à mieux affronter la solitude, mais aussi une sorte d'assurance-vie bien utile pour gérer certaines situations dangereuses auxquelles il était régulièrement confronté, comme tous les SDF le sont à un moment ou à un autre de leur existence. Rex lui avait ainsi sauvé la mise à plusieurs reprises, le plus souvent au décours de beuveries partagées par son maître avec des compagnons d'infortune qui pouvaient avoir l'alcool mauvais, sans que rien le laissât présager dans un premier temps. En d'autres occasions, le chien avait mis en fuite des agresseurs qui avaient essayé de le braquer. À chaque fois, cela s'était passé en soirée ou pendant la nuit, quand Youri Geffroy n'avait pas encore trouvé de lieu où dormir dans une relative sécurité.

Youri était – ou plutôt semblait être – à l'abri du danger lorsque son accident s'est produit. Il avait réussi à s'introduire par une fenêtre à la vitre cassée dans un hangar désaffecté. Il faisait très froid en ce soir de décembre, et il s'était endormi dans le sac de couchage de couleur verte qu'il avait avec lui depuis son passage dans l'armée, et qu'il avait entouré d'une bâche de plastique épais trouvée sur place. Il n'avait évidemment pas prévu que la cendre de la cigarette qu'il avait dans la bouche au moment où il s'était endormi après une journée épuisante passée à déambuler sans but afin de tenter de se réchauffer, allait tomber sur le plastique et y mettre le feu. Les aboiements affolés de

Rex l'avaient réveillé mais un peu tard, le haut de son duvet mais aussi ses cheveux étaient déjà en feu, et il eut à peine le temps d'éteindre l'incendie débutant en se roulant au sol, avant de perdre connaissance sous l'effet de la douleur abominable qui s'était instantanément installée de son crâne jusqu'à son bassin. Le chien, avec ses hurlements à la mort, avait fini par attirer l'attention d'un vigile qui faisait sa ronde dans la zone industrielle où se trouvait le hangar, et des secours étaient rapidement intervenus.

Le bilan lésionnel initial objectiva des brûlures au troisième degré du cuir chevelu, du visage, du thorax et du bras gauche de la victime (Youri étant couché sur le côté droit lorsqu'il s'était affaissé avec sa cigarette encore allumée dans la bouche). Des policiers avaient dû intervenir à l'appel des pompiers, les premiers arrivés sur place, Rex les empêchant d'approcher de son maître, grognant, montrant les dents, aboyant méchamment jusqu'à ce qu'une balle de calibre neuf millimètres vienne interrompre sa démonstration de force. Il était mort comme il avait vécu, comme un bon chien fidèle et protecteur qui non content d'avoir sauvé la vie de son maître avait cru le défendre d'une agression de plus, mais pour Rex ce serait la dernière qu'il aurait à voir, et par ironie du sort ça n'en était même pas une, en réalité.

Bien avant d'errer sans finalité (puisque personne ne l'attendait jamais nulle part) jour après jour dans les rues de Paris, Youri était né dans la Sarthe, en milieu rural. Ses deux parents étaient agriculteurs. Comme il l'avait expliqué durant ses *trois jours* à l'officier orienteur qui allait décider de son affectation pour la durée de son service militaire, sa scolarité s'était achevée par un BEP en horticulture dont il avait raté les épreuves théoriques, il n'avait donc aucun diplôme. Il avait renoncé à repasser ses examens car dans le fond il n'était pas vraiment intéressé par ce qui aurait dû être son futur métier et faire la fierté de sa famille, espérant que son passage dans l'armée lui permettrait de se découvrir une nouvelle vocation professionnelle. À peine âgé de dix-huit ans, il fut affecté dans un régiment du génie, où il se spécialisa dans la manipulation d'objets explosifs de toutes sortes, ainsi que dans leur neutralisation. Un peu avant la fin de la période obligatoire d'un an de service, son encadrement proposa à Youri qui, docile comme il l'était, avait donné entière satisfaction jusque-là, de signer un contrat de VSL (Volontariat Service Long), ce qui rallongerait son temps dans l'armée d'une année supplémentaire

mais lui permettrait aussi de bénéficier de formations complémentaires, d'accéder à un statut de sous-officier spécialisé, et surtout de partir en mission en ex-Yougoslavie alors en guerre.

On l'a un peu oublié de nos jours, mais entre avril 1992 et décembre 1995, la guerre de Bosnie-Herzégovine a fait pas loin de cent mille morts. Gaspard Friedrich, lorsqu'il eut l'occasion d'en parler avec Youri, lui apprit que les deux principaux leaders serbes, Slobodan Milošević et Radovan Karadžić, possédaient des particularités biographiques très intéressantes. Par exemple, les deux parents de Milošević s'étaient suicidés, son père par arme à feu et sa mère par pendaison douze ans plus tard. Dans la continuité du célèbre aphorisme de Voltaire (« Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. Mais en général, ce n'est pas dans un accès de raison que l'on se tue »), Friedrich estimait que Milošević avait toutes les chances d'avoir hérité d'un patrimoine chromosomique légèrement dysfonctionnel avec de tels géniteurs, et qu'il ne fallait donc pas s'étonner devant l'ampleur de la folie destructrice qu'il avait déployée à l'échelle de tout un pays lors de son long règne. Il avait aussi été un communiste convaincu, ce qui, pour Friedrich, n'était pas non plus en faveur d'une santé mentale à toute épreuve. Peut-être cette accumulation de tares l'avait-elle poussé, sans qu'il en ait conscience, à fréquenter de près un Karadžić qui, alors qu'il était psychiatre (Friedrich abhorrait les psychiatres et tout ce qui se rapprochait de près ou de loin de la *psy* en général), se piquait aussi de poésie. Cela aurait pu faire un joli titre du journal *Libération* : « Un leader politique psychiatre et poète dérape en Europe : 100 000 morts ».

Dans l'histoire récente, on ne voit guère que l'ophtalmologiste Bachar al-Assad pour rivaliser. Mais pour la Syrie, on est plutôt autour de quatre cent mille cadavres, bien au-delà de la modeste fourchette, en comparaison, de cent quarante mille à deux cent mille morts recensés dans le cadre des guerres qui se sont succédé en ex-Yougoslavie à l'époque. Cependant, comme le soulignait Friedrich, l'originale notion de *nettoyage ethnique* représentait une valeur ajoutée indéniable à l'avantage des Serbes, au moins sur le plan symbolique, et on connaît l'importance des symboles en politique.

Youri est arrivé à Sarajevo avec sa compagnie en janvier 1995, soit trois ans environ après le début du siège de la ville par les forces serbes. Il était engagé sous les couleurs de la FORPRONU, la force

de protection de l'ONU chargée de veiller sur les populations civiles victimes des tirs et des bombardements incessants des assaillants. Il fut très vite amené à régulièrement intervenir auprès des dépouilles de Bosniaques récemment abattus, le plus souvent par des tireurs isolés ; dépouilles dont les militaires français avaient très vite constaté qu'elles étaient régulièrement piégées avec des *mines bondissantes*, ingénieuses machineries qui, lorsque les corps étaient mobilisés, étaient projetées en l'air et éclataient à hauteur d'homme, libérant de mortelles billes d'acier dans un rayon de quelques mètres aux alentours. En déchiquetant les secours ou les proches qui tentaient de récupérer ce qu'il restait des victimes des tirs afin de leur donner une digne sépulture, ces engins contribuaient à saper un peu plus le moral des habitants prisonniers de leur ville assiégée, et c'était bien le but recherché.

Donc Youri s'était fait une spécialité de la neutralisation de ces armes, activité qui n'était pas dénuée de risques et lui avait valu le surnom de Zébulon, ce sympathique personnage monté sur ressort du *Manège enchanté* qui, aux côtés du chien Pollux, de Margote et du père Pivoine, avait contribué aux joies innocentes de sa petite enfance.

Quelques mois après son arrivée sur le théâtre d'opération, à l'occasion d'une patrouille nocturne en périphérie de la ville, Youri et ses camarades découvrirent un charnier constitué d'une quinzaine de cadavres dans un état de décomposition déjà bien avancé. Dans un geste de provocation qu'il ne s'expliquait toujours pas bien des années plus tard (peut-être s'agissait-il simplement de se rendre sympathique, par cette forme d'audace puérile, aux yeux de ses compagnons d'armes parmi lesquels il se sentait toujours un peu en décalage depuis son arrivée à Sarajevo), il ouvrit sa braguette et se mit, à la stupéfaction de ses camarades, à pisser en ricanant sur le tas de corps martyrisés. Dans les heures qui suivirent, les symptômes d'un délire de survenue extrêmement brutale vinrent désorganiser sa pensée et ses émotions, car ils étaient associés à une culpabilité torturante centrée sur l'acte sacrilège qu'il avait commis sur les morts bosniaques, ou plutôt ce qu'il en restait. C'était le corps de l'enfant Jésus qu'il avait souillé, il en était convaincu. Il fut rapidement rapatrié en France pour y être hospitalisé et soigné durant quelques mois dans le service de psychiatrie d'un hôpital militaire de la région parisienne, avant d'être finalement réformé avec une classification P5. C'est ainsi que s'acheva une carrière de soldat pourtant brillamment débutée, et que commença sa nouvelle

vie de sans-abri, et sans famille sur laquelle s'appuyer, ses parents, après avoir eu vent de ce qui s'était passé à Sarajevo, ayant définitivement coupé les ponts avec lui malgré le titre de reconnaissance de la nation qui lui avait été décerné avec quelques autres breloques avant son éviction des forces armées par la petite porte.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITĖ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2025